

GAZETTE DES CAMPAGNES

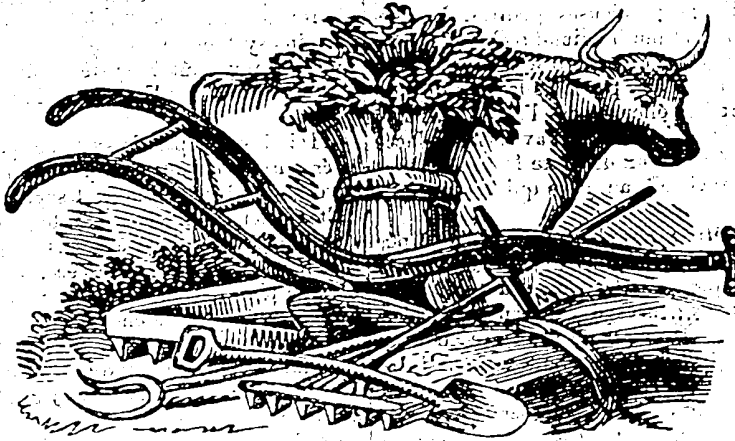
Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jendis

Editeur-Propriétaire
FIRMIN H. PROULX

A qui toutes lettres concernant l'administration de la *Gazette* et les demandes pour abonnement devront être adressées *franco*.

L'abonnement est de \$1 par an, payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

L'avis de discontinuation doit être donné *par écrit* à ce Bureau un mois d'avance. Les arriérages devront avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la *Gazette*.



Rédacteur

J. D. SCHMOUTH

Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, devront être directement adressées au Rédacteur.

ANNONCES :

1ère insertion, 10 cts. la ligne ; 2me insertion, etc. 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Que ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre *Gazette agricole*.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

PRIÈRE A NOS ABONNÉS RETARDATAIRES de prendre note de l'AVIS publié sur la première page des derniers numéros de la *Gazette des Campagnes*.

SOMMAIRE.

Causerie agricole : Des encouragements à la production du cheval.

Histoire de la Semaine : Conjuración catholique à Rome. — Prières publiques et pèlerinages dans différents pays de l'Europe. — Adhésions de Mgr. Hatel à des décisions du Concile du Vatican. — Législature de la Province de Québec.

Correspondance : La situation dans le Haut Saguenay.

Sujets divers : Réunion du Conseil d'Agriculture. — Les fermiers. — La laiterie et ses produits. — Industrie locale. — Règlement pour les employés d'une ferme. — Quelques préceptes d'économie.

Petite chronique : Création d'un Haras. — Prix du beurre. — Tabac canadien, etc.

Recettes : Remède contre les poisons. — Moyen pour soulager les douleurs.

CAUSERIE AGRICOLE

Des encouragements à la production du cheval

Notre cheval canadien a-t-il besoin d'être amélioré ? les encouragements donnés jusqu'à présent en faveur de cette amélioration sont-ils capables de la provoquer ? Voilà les deux importantes questions que nous voulons traiter dans cette causerie. Ce sera comme la conclusion de nos précédents articles sur l'amélioration des races.

Le cheval canadien a certainement d'excellentes qualités. Partout où des croisements de hasard, faits sans jugement et sans calcul, n'ont pas détérioré notre race indigène, elle

se recommande fortement à l'attention de l'éleveur. Elle est sobre, relativement forte pour sa taille, rapide chez un grand nombre de sujets, possède une grande vigueur et une santé robuste. Sa conformation est généralement très-bonne : poitrail large, corps ample, membres bien attachés, côtes rondes donnant une large place aux organes digestifs et leur laissant une facilité d'action recherchée dans toutes les races ; les articulations du genou et du jarret larges et bien accusées ; les muscles de l'avant-bras et des cuisses bien développés, l'œil vif et saillant, les oreilles petites et minces, l'épaule profonde et bien musclée. Voilà en quelques mots le portrait du cheval canadien, tel que nous le retrouvons dans les quelques localités où des alliances mal assorties ne sont pas venues le détériorer sous le vain prétexte de le perfectionner.

Ces qualités et ces caractères sont bien précieux ; ils ont fait la réputation de notre race indigène. Les connaisseurs les ont prisés très-haut. Les importantes ventes qui se sont opérées il y a quelques années et qui se font encore quelquefois dans nos localités en sont une preuve suffisante. Il fut un temps, et ce temps n'est pas éloigné, où nous fournissions à nos voisins des Etats-Unis grand nombre de chevaux propres à une multitude de services. Or, il fallait que nos animaux eussent des qualités bien réelles et bien précieuses pour amener ainsi l'américain, le yankee, d'ordinaire si orgueilleux, à préférer nos chevaux aux siens propres.

Aujourd'hui, un grand changement s'est opéré ; le vent de la défaveur a passé sur ces animaux dont nos pères étaient fiers à de si justes titres. L'américain s'est retiré de notre marché, il a l'air de mépriser ce qu'il trouvait si précieux autrefois, et ne fait plus que quelques rares achats qu'il semble même conclure avec répugnance. A quoi attribuer ce changement si profond ?

Peut-être l'espèce chevaline des Etats-Unis s'est-elle améliorée ? Sous l'action d'une direction aussi sage que prudente, peut-être le Yankee trouve-t-il chez lui les animaux qui satis-

font pleinement à ses besoins ? L'hypothèse pourrait être vraie, mais avouons aussi que nous avons contribué pour beaucoup à éloigner cet acheteur. Il n'avait adopté notre marché que parce qu'il y trouvait les sujets répondant à ses besoins. Il arriva un moment où il ne trouva plus ce qu'il demandait, et alors il se retira.

Ce que l'acheteur américain a remarqué nous l'avons vu également et peut-être mieux que lui. Sous l'influence des plus faux principes, notre espèce chevaline s'est détériorée, elle a perdu une partie de ses précieuses qualités. Le cheval canadien d'aujourd'hui n'est plus l'animal recherché d'il y a vingt ans. Nous l'avons soumis à divers croisements qui l'ont transformé radicalement, mais non pas dans le sens du perfectionnement. En voulant l'améliorer nous l'avons détruit; nous avons perdu notre race, et nous l'avons remplacée par un mélange sans nom d'animaux de toute forme, de tout poil, et qui est un reproche vivant au pays qui l'a produit et qui s'en contente.

Mais on nous dira peut-être : nos chevaux suffisent à nos besoins, nous ne demandons rien de plus. Ceci est une grave erreur. Nos chevaux, tels que nous les voyons actuellement peuvent bien suffire aux exigences des travaux agricoles. Mais le cultivateur doit-il se contenter de produire pour ses seuls besoins ? n'aurait-il pas quelque avantage à produire aussi pour les besoins de tous ? Énoncer ces questions c'est les résoudre. Il nous faut des chevaux pour les travaux de tous genres : pour la selle, pour le trait léger, pour le gros trait, et ces chevaux nous devons les trouver chez nous ; il serait même très-avantageux de produire pour l'étranger et d'amener celui-ci sur nos marchés en lui montrant des chevaux qui, par leurs qualités et leur apparence extérieure, soient en état de satisfaire son goût et ses besoins.

D'ailleurs notre espèce chevaline actuelle, suffit-elle réellement aux besoins de notre agriculture ? Nous répondons sans hésiter qu'elle ne satisfait pas aux exigences de notre industrie agricole. Il est parfaitement reconnu aujourd'hui que la culture est peu lucrative, qu'une main-d'œuvre excessivement chère, des dépenses de toutes sortes très-élevées diminuent de beaucoup les profits de la culture. Il devient alors d'une absolue nécessité de diminuer autant que possible ces dépenses et en même temps d'augmenter la valeur des produits. Un des moyens de diminuer les dépenses c'est d'augmenter la force des moteurs et de les mettre en état d'exécuter une plus grande somme d'ouvrage dans un temps donné. Eh bien ! améliorons donc nos chevaux de manière à obtenir d'eux ce résultat désirable ; rendons-les plus forts, plus actifs, plus propres à endurer la fatigue et nous pourrons par cela même diminuer le nombre de journées d'ouvrage et par conséquent les frais de main-d'œuvre.

D'un autre côté, un cheval bien conformé, possédant les qualités, la santé, la vigueur exigées par l'acheteur, se vend toujours un prix très-élevé. Or, il n'en coûte pas plus d'élever un cheval de prix qu'un animal commun ; par conséquent le profit net réalisé par l'élevage et la vente du premier sera plus considérable que pour le second.

Nous avons prouvé surabondamment, croyons-nous, non seulement que le cheval canadien peut être amélioré, mais encore l'urgente nécessité de cette amélioration. Répondons maintenant à la seconde question.

Dans toute amélioration comme dans toute conservation des races, il faut à la reproduction des types supérieurs. Lorsque l'initiative individuelle est en mesure de les fournir, il faut lui laisser toute latitude d'agir dans le sens vers lequel elle est naturellement portée : la satisfaction des besoins de la consommation générale. Mais si cette initiative

fait défaut, si par ignorance, apathie ou incapacité, elle ne fournit pas les types nécessaires au perfectionnement, alors, il n'y a pas à hésiter, il faut qu'une action plus énergique, plus active et plus savante intervienne ; et cette action, c'est celle du Gouvernement ; nous n'en voyons pas de plus apte à se substituer à l'initiative individuelle ne voulant pas ou ne pouvant pas agir efficacement.

À notre époque, on érige tout en système, on ne gouverne, on ne fait de la politique intérieure et extérieure, on n'organise les diverses administrations publiques que d'après certains systèmes préconçus, et nous ne serions pas surpris que l'on invoquât le système de la décentralisation contre l'intervention de l'État dans l'amélioration de l'espèce chevaline.

Mais il n'y a pas de système qui tienne contre des nécessités aussi pressantes que l'est celle du perfectionnement des diverses espèces animales et surtout des chevaux. Il faut que l'État intervienne et qu'il intervienne largement, sous peine d'inefficacité absolue ; à moins que nous n'ayons plus besoin de chevaux de bonne espèce, à moins que notre situation n'exige plus leur création et nous avons prouvé que nous avons besoin de bons chevaux.

L'initiative individuelle, étant incapable de produire le résultat cherché, il faut que le Gouvernement prenne la place de l'individu qui s'efface et ceux qui disent le contraire sont ou des ignorants ou des charlatans qui jouent sur les mots ou qui veulent faire tourner à leur profit une partie considérable des encouragements alloués à l'amélioration de nos diverses espèces animales.

Dans toutes les contrées les plus célèbres par leurs races de chevaux les succès n'ont été obtenus que lorsque les gouvernements sont intervenus efficacement. L'Autriche, la Prusse, tous les petits États de l'Allemagne, la France, la Russie n'ont pas agi autrement. L'Angleterre et le Mecklembourg seuls ont suivi une route différente. Mais ici la situation est toute autre. Une aristocratie riche, puissante et savante a, par ses efforts intelligents et ses sacrifices pécuniaires, dispensé l'État d'intervenir ; et elle a certainement obtenu plus de succès que n'aurait pu le faire le gouvernement, si elle lui avait abandonné la besogne. Cela prouve toute la puissance de l'initiative individuelle lorsqu'elle agit avec ensemble et sagesse ; mais cela ne veut pas dire qu'à son défaut, personne ne doit prendre la chose en main.

De toutes les contrées où le gouvernement est intervenu activement dans l'amélioration des chevaux, la France est la seule qui n'ait pas réussi complètement. Mais qui ne connaît le caractère français ? Caractère changeant, versatile, amateur de la nouveauté, il a acclamé pendant quelques années l'intervention de l'État, puis il s'en est fatigué, a demandé du nouveau qui lui a été accordé. Des changements incessants ont arrêté l'amélioration lorsqu'elle était sur le point de donner ses meilleurs résultats.

Le Gouvernement peut intervenir de deux manières : directement et indirectement. L'intervention indirecte consiste dans la distribution de primes aux animaux se rapprochant le plus de la perfection dans la spécialité. C'est à peu près ce qui a été fait jusqu'à présent par les Sociétés d'agriculture au moyen de certaines allocations distribuées par la Législature.

Quel bien ces primes ont-elles produit ? Elles étaient un stimulant, quelle amélioration ont-elles amenée ? Nous connaissons les dépenses qu'elles ont entraînées pour l'achat des étalons ; mais nous cherchons en vain les perfectionnements qu'elles ont provoqués. L'initiative individuelle a été impuissante à produire quelque chose de remarquable et de

stable. Ici ce n'est pas la volonté qui manquait, c'était l'instruction spéciale; l'ignorance des vrais principes de l'amélioration du bétail a été la cause de tout le mal.

Reste donc l'intervention directe, dont nous proclamons la nécessité, du moins jusqu'à ce que les éleveurs aient acquis la science indispensable pour mener à bonne fin une entreprise aussi importante.

REVUE DE LA SEMAINE

Sous le titre : "La conjuration catholique à Rome," nous lisons dans l'*Echo de Rome* l'excellent article suivant :

"Nous sommes témoins à Rome d'un prodige qui passe inspergé au milieu du tourbillon révolutionnaire.

"Il est hors de doute que, dès le 20 septembre, l'esprit des ténèbres a eu tout pouvoir dans Rome pour faire le mal, et, malheureusement, il en a fait beaucoup; mais pour être juste, nous devons avouer que son action n'a pas eu jusqu'ici tout le développement qu'on pouvait craindre : une force supérieure, invisible, lui suscite des obstacles, l'aveugle et dissipe ses projets scélérats.

"Les hommes qui nous gouvernent sous la pression de Bismarck ne se rendent pas compte de ce mystère; ils veulent faire à l'Eglise tout le mal possible et ils sont arrêtés dans leurs desseins par un pouvoir occulte qui les paralyse.

"Ce n'est pas que l'impiété et l'injustice ne soient ici triomphantes, et que tous les jours nous n'ayons à déplorer les victimes qu'on leur sacrifie. Mais encore une fois le mal qui s'est fait n'est point comparable à celui qu'on aurait pu faire. La disproportion entre la cause et l'effet est immense. Voilà le fait que nous appelons un prodige; mais ce prodige lui-même a besoin d'être expliqué; car, pour nous catholiques, tout ce qui concerne l'Eglise est l'objet d'une providence spéciale de son divin fondateur.

"Comment donc la coupe de la colère divine, prête à être répandue sur nous jusqu'à la lie, a-t-elle été retenue ?

"L'homme aurait-il quelque puissance sur la toute-puissance de Dieu ? Oui, et c'est la puissance de la prière. Ce sont nos supplications et nos gémissements qui ont retenu le plateau de la justice et fait incliner celui de la miséricorde. Les catholiques du monde entier ont élevé vers le ciel leurs mains suppliantes.

"Dans les sanctuaires de Rome et de l'Italie, sur les montagnes de la France, de la Suisse et de la Hongrie, des voix harmonieuses, dominant les blasphèmes murmurés dans les bas-fonds, sont montées jusqu'au trône de Dieu. Une voix surtout, la voix du prisonnier du Vatican, a supplié le Dieu dont il est le Vicaire d'avoir pitié de la nouvelle Sodome, et lui a représenté qu'il s'y trouve encore plus de dix justes.

"Et celui qui a promis avec serment de nous accorder tout ce que nous demanderions en son nom, a subi, pour ainsi dire, la violence de nos prières et a tempéré les fléaux que sa justice nous avait préparés. Bien plus, se souvenant de sa miséricorde, le Seigneur a voulu déroger à la loi commune en faveur de son pontife bien-aimé; il a brisé pour lui la barrière jusqu'ici infranchissable des années de Pierre. Et tandis que les ennemis de l'Eglise conjurent dans l'ombre, épiant le moment où ils se croiroient en mesure d'étouffer leur victime, le Très-Haut suscite de toute part des fils dévoués et les range comme un boulevard formidable autour de la prison de Pierre.

"Voilà, nous le répétons, le prodige qui s'opère à Rome; c'est le prodige de la prière. Unis dans cette prière, les catholiques forment la plus terrible des conjurations. Tous les ennemis de l'Eglise ont été renversés par cette conjuration-

là. Le gouvernement italien, qui a raffiné sur la malice des autres persécuteurs, sera-t-il pour cela plus privilégié ? Ceux qui savent lire dans l'histoire vous le diront.

"Cependant, ne cessons pas de prier, et à ceux qui nous signalent comme une race liberticide et antinationale, nous répondrons avec Tertullien :

"Oui, nous conspirons, mais dans la prière."

"Quant aux fruits de cette prière, qu'ils soient subversifs de certains principes, nous le savons très-bien. Nos ennemis le savent également, et c'est pourquoi ils frémissent, mais ce que Satan ne peut faire, ses fils ne le feront pas mieux : *non prevalebunt!*"

Où, la prière, voilà la puissante arme que Jésus-Christ a mis entre les mains de l'Eglise universelle pour combattre les entreprises de l'impiété et il faut reconnaître qu'elle s'en sert largement. Sans parler des prières qui se récitent régulièrement dans tous les temples catholiques répandus sur la surface de la terre, nous connaissons les nombreux pèlerinages à Notre Dame de Lourdes et à tous les autres lieux consacrés à la Ste. Vierge sur le territoire français; pèlerinages auxquels des milliers de personnes ont pris part, malgré les insultes et les menaces d'une horde de bandits soudoyés par la secte révolutionnaire.

Mais la population catholique de la France, n'a pas été seule dans ce beau mouvement; presque tous les autres pays de l'Europe y ont pris part. Nous devons citer en particulier la Pologne et la Belgique.

Le Polonais, pauvre peuple persécuté, bafoué, soumis à toutes les vexations de la part d'un maître aussi dur qu'impie, dénué de tout secours humain mais toujours fidèle à la sainte Eglise et à son Chef ne pouvait faire mieux que de chercher sa consolation dans la prière. Aussi, a-t-il fait de nombreux pèlerinages à l'intention du Souverain Pontife.

Le 8 septembre, par exemple, voyait se réunir à Czestochowa plus de 180,000 pèlerins venus de toutes les parties du pays et même des pays voisins. Les campagnes à elles seules ont fourni 108,000 pèlerins rassemblés dans 1113 processions. De la Prusse, partirent vingt processions comptant 5,000 personnes; de la Galicie, quarante processions comptant 15,000 personnes; Varsovie en a fourni 3,200, et le reste est venu des environs de la ville.

La Belgique n'a pas voulu rester en arrière, sa généreuse population est trop catholique et trop pieuse pour ne pas adresser au Ciel ses ardentés supplications en faveur de l'Eglise, de la Papauté et de la société attaquée de toutes parts par les principes les plus subversifs.

Le comité central du Denier de St. Pierre et des Œuvres pontificales a organisé un pèlerinage national à Notre Dame d'Hanswyck à Malines, dans le but d'attester, d'une manière toute particulière, l'attachement des Belges envers le Saint-Siège et leur invincible confiance en la protection de Dieu et l'intercession de la Sainte Vierge.

C'est le 20 octobre, qu'a eu lieu cette imposante manifestation. Une foule immense de fidèles arrivés de Bruxelles d'Anvers, de Louvain et de toutes les campagnes dépendant du diocèse de Malines formaient le noyau. A ceux-ci, virent se joindre des députations nombreuses venues des autres diocèses. Sans exagération on peut évaluer à plus de cinquante mille le nombre des pèlerins qui répondirent à l'appel du comité central.

Monsieur l'archevêque de Malines, lui-même adressa la parole à la pieuse assistance. Dans un sermon aussi éloquent qu'énergique, il passa en revue les souffrances de l'Eglise, et on fit retomber la responsabilité sur la tête des véritables auteurs du mal; Bismarck entre autres n'a pas été